PUBLICATIONS
DU QUÉBEC

La forge Cauchon
de
Rivière-Malbaie
Joyau du patrimoine charlevoisien

Yvan Chouinard

Québec

Les PUBLICATIONS DU QUÉBEC

103-03362/

La forge Cauchon de Rivière-Malbaie

Joyau du patrimoine charlevoisien

Yvan Chouinard

Québec

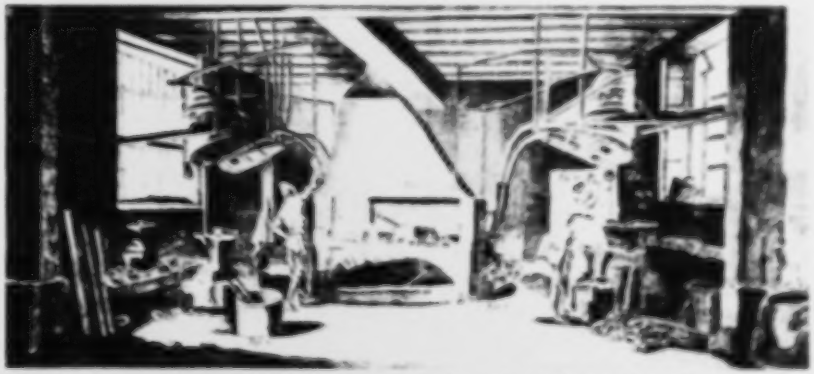
Remerciements

L'auteur aimerait remercier les personnes suivantes qui ont, par leur collaboration, facilité la rédaction du présent texte : M. Toussaint Cauchon, actuel propriétaire de la forge Cauchon, Mme Marthe Lacombe et MM. René Bouchard, Bernard Genest et Claude Janelle, du ministère de la Culture et des Communications, Mme Nicole Desjardins et M. Alain Boucher, du Musée de Charlevoix, ainsi que Mme Anne Masson.

Note

Le texte qui suit a été originalement rédigé, pour l'essentiel, en vue de sa parution dans le tome 3 des *Chemins de la mémoire*, une publication en préparation à la Commission des biens culturels du Québec. Son président, M. Cyril Simard, a autorisé l'utilisation du texte pour le présent numéro de la série *Lieux et traditions*.

Les artisans du fer, tels qu'on les a connus dans le passé, sont en voie de disparition[1]. Héritiers des connaissances, des techniques, de l'outillage et des traditions apportés par les colons venus de France ou d'Angleterre, les forgerons de campagne se sont transformés ou métamorphosés[2] durant le dernier demi-siècle en mécaniciens, ou autres métiers connexes, quand ils n'ont pas tout simplement disparu du paysage du Québec. Les forgerons des villes ont été les premiers à s'effacer, bien avant les forgerons de campagne.



Les forgerons de nos campagnes perpétuent une tradition artisanale venue d'Europe. Illustration de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, 1751-1780, vol. 13, pl. II.

Pourtant, au début du XXe siècle, les forgerons de campagne occupent encore une place privilégiée parmi leurs concitoyens. Figure centrale de l'économie locale, ils maîtrisent et façonnent un matériau indispensable aux pratiques économiques courantes, qu'elles soient agricoles, forestières, maritimes ou artisanales. Tous ont besoin, à un moment ou à un autre, du savoir-faire de cet artisan qui, la plupart du temps, est à la fois maréchal-ferrant, charron, cloutier, taillandier, armurier, quand ce n'est pas vétérinaire de service, notamment pour les chevaux du voisinage. Il se distingue de plusieurs autres artisans en ce qu'il fabrique lui-même ses outils, ce qui consolide son image d'homme fort et indépendant.

---

1. Les résultats de l'inventaire exhaustif mené il y a vingt ans par les spécialistes du Service de l'Inventaire des biens culturels (IBC) et publié dans B. GENEST et autres, *Les artisans traditionnels de l'est du Québec*, 1979, faisaient état de 213 artisans dont la moyenne d'âge était alors de 63 ans.
2. Terme employé par J.-P. HARDY, *Le forgeron et le ferblantier*, 1978, p. 15.

Introduction

Sur le plan économique, la région de Charlevoix ne diffère pas du reste du Québec rural, si ce n'est que le tourisme s'y est développé tout particulièrement à la périphérie de La Malbaie au cours du XIXe siècle[3]. À cette époque, les activités agricoles et surtout forestières sont florissantes et cela permet à de nombreux artisans du fer de se partager la clientèle. En 1871, par exemple, dix-sept forgerons au moins sont actifs dans la région de La Malbaie[4]. C'est chez l'un d'eux que Joseph Cauchon, constructeur de la forge-menuiserie et fondateur de la lignée des forgerons de Rivière-Malbaie, entrera comme apprenti forgeron en 1872.

Le forgeron de campagne pratiquait aussi la maréchalerie. Illustration de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, 1751-1780, vol. 13, pl. I.

Joseph Cauchon travaillera dans un contexte propice à l'essor des métiers traditionnels et deviendra un artisan prospère. Comme il est alors d'usage, après avoir exercé son métier pendant plusieurs années et assuré la relève, il cède la boutique à l'un de ses fils.

3. Dans le *Lovell's Canadian Dominion Directory for 1871*, cité dans S. St-PIERRE, *Forge-menuiserie Cauchon, Rivière-Malbaie. Étude historique et ethnographique*, 1981, p. 11, on indique en effet qu'à l'époque «it is frequented during the summer months by a very large number of tourists and visitors».

4. La liste des dix-sept artisans figure dans le *Lovell's Canadian Dominion Directory for 1871* (p. 1247) et a été reprise en appendice B dans S. ST-PIERRE, 1981.

La révolution industrielle amorcée en Europe en 1760 mettra longtemps à atteindre nos campagnes. Au cours du deuxième quart du XXe siècle, toutefois, «les changements technologiques de la révolution industrielle atteignent de manière définitive le monde artisanal rural[5]». Par la force des choses, l'artisan traditionnel est acculé à une remise en question profonde. Son savoir et son expérience ne suffisent plus à assurer sa survie et encore moins à lui conserver sa place, jusqu'alors enviable, dans sa communauté. Il doit s'adapter ou disparaître.

Telle est la destinée vécue par les artisans forgerons en général. Telle est celle des forgerons Cauchon de Rivière-Malbaie. Cette saga, page mémorable de l'histoire de Charlevoix, nous a légué un monument historique classé, la forge-menuiserie, ainsi qu'une magnifique collection d'outils traditionnels, les deux constituant aujourd'hui un véritable joyau du patrimoine québécois.

Un forgeron traditionnel en pleine action dans sa forge à la fin du XIXe siècle. Illustration tirée de la revue *Scientific American* de décembre 1890.

5. J.-P. HARDY, *La forgerie et le ferblanterie*, 1978, p. 10.

Les artisans Cauchon de Charlevoix*

De Zacharie à Joseph père

Le premier représentant de la famille Cauchon arrivé dans la région de La Malbaie au milieu du XIXe siècle fut un autre Zacharie Cauchon, fils de Zacharie, installé à cet endroit comme tanneur dès 1847. Descendant d'un Normand, Adam Cauchon, venu s'établir en Nouvelle-France avec sa famille après 1622, Zacharie fils de Zacharie est originaire de la Côte de Beaupré.

D'abord cultivateur à Château-Richer comme ses ancêtres, Zacharie Cauchon fils épouse une cinquantenaire, Marie-Rose Chanlet, le 30 juin 1834. Vingt et un ans plus tôt, soit en 1813, un événement semble leur avoir été fatal : la mort de leur fils unique, Zacharie, âgé de 19 ans. Ce dernier, qui avait été baptisé le 15 février 1794, était le fils aîné de Zacharie père et de Marie-Rose Chanlet. Il avait épousé Marie-Anne Gagnon, fille de Joseph Gagnon et de Marie-Anne Tremblay, le 7 janvier 1812. Le couple habitait la paroisse de Saint-Joachim, où naquit leur fils Joseph, le 19 octobre 1812. Le jeune Joseph n'avait pas encore un an lorsque son père mourut.

Zacharie père, qui avait été inhumé le 3 février 1813, laissait sa veuve dans une situation financière précaire. Marie-Rose Chanlet, qui avait déjà perdu son premier mari, Joseph Tremblay, en 1806, ne pouvait compter que sur la pension de veuve de son fils, sur la petite ferme de Saint-Joachim et sur l'aide de son gendre, Joseph Gagnon, époux de sa fille Marie-Anne. Ce dernier, qui était cultivateur et tanneur, avait déjà deux enfants à nourrir. Il est probable que la famille Gagnon ait accueilli la veuve Cauchon dans sa maison, ce qui aurait permis à Joseph Gagnon de mettre à profit les connaissances de son beau-père en matière de tannage.

Le 19 février 1833, Marie-Rose Chanlet épousa en secondes noces Jean-Baptiste Gagnon, frère de Joseph Gagnon. Ce mariage, célébré à Saint-Joachim, rapprocha encore davantage les deux familles. Jean-Baptiste Gagnon était également tanneur et cultivateur. Il est probable que le jeune Joseph Cauchon ait fréquenté l'école de rang de Saint-Joachim, où il apprit les rudiments de la lecture et de l'écriture. Il est également possible qu'il ait reçu quelques leçons particulières de son père adoptif, qui savait lire et écrire.

Quelles que soient les raisons qui le poussèrent à devenir apprenti tanneur, Joseph continuera à acquérir et à développer des connaissances sur le travail du cuir. On suppose même qu'il a fait un apprentissage officiel avec son père ou ses frères, ce qui aurait pu permettre plus tard la devenir un tanneur reconnu de métier de corps. En effet, le grand métier des boulangers de Corps, comme celui qui alimente la rue de la Corps Cauchon d'ailleurs, comptent parmi les principaux intervenants qui apportent la production artisanale de toujours traditionnel. Ils ont aussi généralement contractuelles un accès à peau de matériaux facilement accessibles : la laine, le cuir et des pièces de métal.

Joseph Cauchon fut donc, à son tour, un maître tanneur de métier. Il se distingua et se signala dans tout la contrée. On raconte qu'il alla même se distinguer en Ontario avant de s'installer définitivement comme tanneur dans sa paroisse natale au début de la décennie 1880.

Joseph Cauchon, apprenti tanneur

En 1871, alors qu'il a à peine 18 ans, Joseph Cauchon choisit donc avec détermination de s'orienter vers le travail du cuir en devenant l'apprenti de Ferdinand Caron, tanneur de La Malbaie. En ce temps-là, le métier est des plus courants dans les campagnes québécoises. Les devantures artisans ou ouvriers dans la cette paroisse de La Malbaie ne sont la preuve incontestable. Ferdinand Caron, lui, tient boutique au droit de la côte de cap Rouge, qui descendra plus tard la rue Bridge. C'est là que Joseph Cauchon va apprendre le métier

La signature du tanneur Joseph Cauchon père, telle qu'elle se trouve sur la requête pour l'érection de la municipalité de Rivière-Malbaie en 1900.

Fils d'artisan, Joseph va élevé dans une ambiance différente de celle que son père a connue à la ferme. Bien qu'il soit aussi connu en tant que le travail du cuir, il devient le goût de se distinguer par l'exercice d'un autre métier. Très jeune, Joseph a son idée : il sera tanneur.

---

* Les données historiques concernant les ancêtres Cauchon et leur installation à Charlevoix ont été compilées grâce à l'aide de ressources du Musée culturel de Clermont, de la Société de recherche en histoire de Québec-Nord ou d'Archives accessibles dans un rayon maximum de 120 kilomètres. Merci à la collection de la paroisse Notre-Dame-de-Bonsecours pour les renseignements inédits sur le mariage Joseph Gagnon et Françoise Cauchon.

Joseph Cauchon et son épouse, Adéline Gauthier-Larouche, vers 1940. Fonds Imelda Dufour, Rivière-Malbaie.

Henri Cauchon en 1935. Bibliothèque nationale du Québec, fonds Jean-Marie Gauvreau.

Joseph Cauchon, fils, vers 1930. Fonds Imelda Dufour, Rivière-Malbaie.

Henri Cauchon. Fonds Toussaint Cauchon, Rivière-Malbaie.

Toussaint Cauchon. Fonds Toussaint Cauchon, Rivière-Malbaie.

Sur un site exceptionnel de Rivière-Malbaie[7]

Le Petit-Village

Joseph Cauchon, en artisan averti, fait preuve d'un flair peu commun dans le choix de l'emplacement qu'il destine à son commerce. L'endroit où il va implanter son établissement de forge est en effet

La localisation de la forge-menuiserie Cauchon à Rivière-Malbaie. Ministère de la Culture et des Communications (MCC) 01.131.44 (35).

des plus propices à la circulation, au commerce et à l'artisanat. Au confluent des rivières Malbaie et Comporté *s'élève, presque en face de la boutique, un très ancien moulin banal appartenant à Jean-Baptiste Bhérer. En cette fin de XIXe siècle, les activités du moulin vont prendre de l'ampleur et se diversifier. Quelques années plus tard, un petit complexe industriel est déjà en place. L'ensemble comprend un moulin à farine et à carde, un moulin à scie, un moulin à bardeaux et un moulin à planer. Le tout est mu, à l'aide d'une écluse et d'une conduite d'amenée d'eau, par le courant fiable de la rivière* Comporté.

Nos 74 : Blacksmith shop
75 : Johnny Bhérer
76 : Joseph Cauchon

C.C. Dalbergue. *Murray Bay Atlas and Maps of its Environs*, Murray Bay, Alfred Cimon & Co., 1895, pl 5. Archives nationales du Québec à Québec, P 1000, S5, D325, Murray Bay, 1895.

7. En plus des sources déjà citées dans la partie précédente, la rédaction de la présente partie a été alimentée par le livre de M. BRASSARD, *Rivière-Malbaie. 50 ans au cœur de la vallée*, 1988, ainsi que par le relevé architectural technique et photographique effectué par les spécialistes du Service de l'inventaire des biens culturels en 1976 et par la synthèse présentée dans R. GENEST *et autres*, 1979.

Entre 1900 et 1920, la prospérité du regroupement des moulins et de la forge de Joseph Cauchon a attiré d'autres services et commerces de sorte que l'ensemble reçoit alors le toponyme familier de

Une vue du Petit-Village vers 1927. En haut, à gauche, on voit la boutique de forge avec son agrandissement (en avant-plan) qui fut démoli vers 1945. La charronnerie d'Alfred Cauchon, de l'autre côté de la route, se trouve au centre de la photo, tandis que, dans le coin droit supérieur apparaît l'extrémité nord du moulin à bardeaux. Musée de Charlevoix, fonds A. Rodolphe Cauchon, Clermont.

Petit-Village. Reconnu pour son dynamisme et sa vitalité, le Petit-Village, autour de la Première Guerre mondiale, est un lieu de commerce florissant pour la famille Cauchon, alors que plusieurs des petites entreprises artisanales de l'endroit appartiennent à l'un ou l'autre de ses membres.

Ainsi, en 1910, un des fils du premier mariage de Joseph, Alfred, devient propriétaire du moulin à planer. En réalité, il s'agit plutôt d'une grosse boutique de menuiserie qui sera rapidement transformée en charronnerie. Les gracieuses carrioles d'Alfred, aux sièges rembourrés et aux parois agrémentées de décors soignés, lui valent en peu de temps une renommée enviable. D'autant qu'il complète son cycle de travail par la production de voitures «fines» tout à fait superbes, selon le modèle caractéristique de la région de La Malbaie[8], celui que les touristes, de plus en plus nombreux à l'époque, prisent le plus, avec ses deux sièges, sa capote noire et son vernis naturel.

Puis, en 1916, avec son frère Eudore, l'aîné des garçons, Alfred achète tout le complexe des moulins. Quelques années plus tard, après une période de prospérité relative, les deux frères revendent les moulins. Juste à temps, semble-t-il, puisque cette époque marque le début du déclin de la prospérité économique du Petit-Village en tant qu'entité quasi autonome. Il faut comprendre que les modes de vie changent, surtout en ce qui a trait à l'approvisionnement des habitants en farine et en tissu. La production industrielle se faisant de plus en plus lourdement sentir partout au pays, le moulin à farine et les facilités de cardage de la laine tombent en désuétude.

Quant au moulin de sciage, il demeure essentiel pour la préparation du bois d'oeuvre nécessaire à la construction ou à la réparation des bâtiments de la ferme. Cette pratique se poursuivra d'ailleurs longtemps, même au-delà du règne du premier forgeron Cauchon. En 1944, en effet, alors que Henri, né du deuxième mariage de Joseph, a hérité de son père et qu'il poursuit son oeuvre, l'ensemble des moulins est complètement démoli par son propriétaire de l'époque, Albert Bouliane, qui reconstruit sur le site une scierie plus moderne ainsi

Complexe de moulins acheté en 1911 par Alfred Cauchon. Le pignon, complètement à gauche, est celui du moulin à bardeaux. S'enchaînent ensuite, de gauche à droite, le moulin à scie, le moulin à farine et à carde et la maison du meunier. Musée de Charlevoix, fonds A. Rodolphe Cauchon, Clermont.

8. Ce modèle est mentionné nommément dans P. GOUIN et J.M. GAUVREAU, «Un patriarcat d'artisans ruraux», *Revue moderne*, novembre 1933.

Une partie du Petit-Village en 1981. En face de la forge-menuiserie se trouve la scierie d'Albert Bouliane. La maison à droite est celle où vécurent Alfred Cauchon et son épouse, Imelda Dufour. MCC 81.1639,35A (35).

que sa demeure. Ce renouveau ne réussit cependant pas à redonner au Petit-Village son dynamisme d'antan.

Toutefois, le site répondra encore aux besoins de la forge-menuiserie Cauchon pendant plusieurs années, soit jusqu'en 1960 environ.

La forge et la forge-menuiserie

Selon la tradition orale familiale, Joseph Cauchon s'occupe personnellement de la construction de sa boutique. Cependant, il est vraisemblablement aidé par ses frères pour mener à terme une entreprise d'une telle envergure. Car le descendant du tanneur voit grand dès le départ. Son espace de travail sera immense et commode.

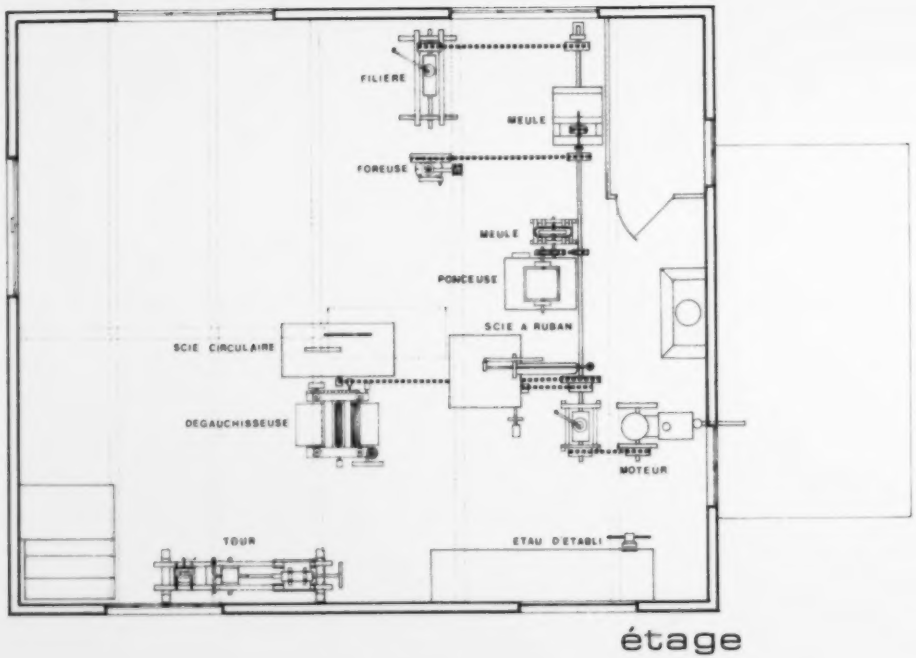
Le bâtiment construit par Joseph Cauchon constitue en effet une pièce architecturale exceptionnelle dans sa catégorie. Les boutiques d'artisans traditionnels de cette envergure sont très rares au Québec.

Photo : Louise Leblanc.

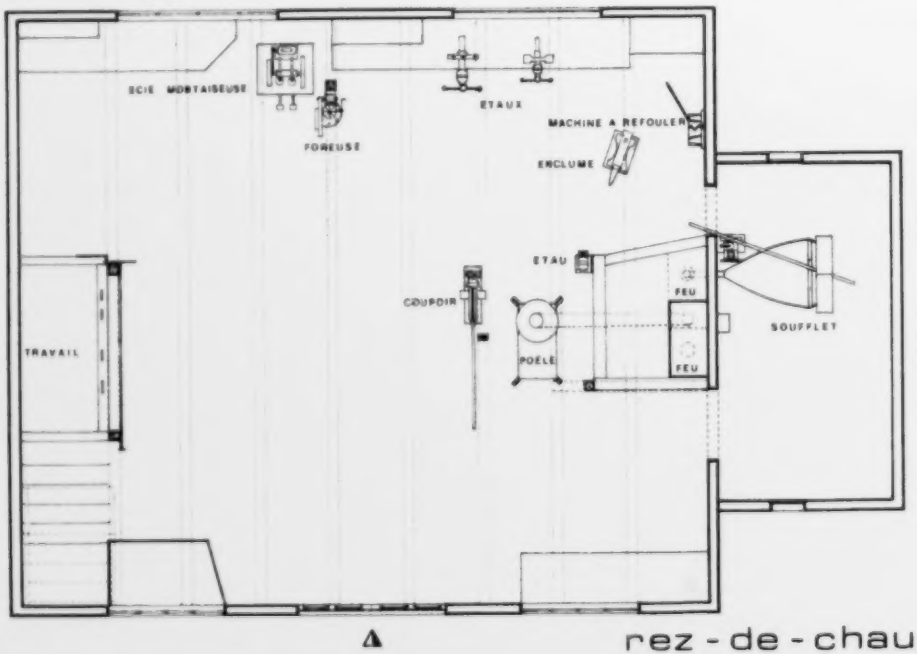
La façade et le côté nord de la boutique restaurée en 1992.

Photo : Louise Leblanc.

L'arrière et le côté sud de la boutique après sa restauration.



étage



rez - de - chaussée

Aménagements intérieurs de la forge-menuiserie. Relevés effectués par Raynald Lemieux en 1977. MCC, inventaire architectural.

Le bâtiment présente deux étages pleins, coiffés d'un toit à deux versants, lui-même recouvert de tôle. Sa forme est rectangulaire et ses dimensions, impressionnantes, sont de 11,82 mètres sur 7,50 mètres. Il est construit de pièces de bois posées à l'horizontale l'une sur l'autre et assemblées dans les coins selon la technique dite «à queue d'aronde». Dispersées à la base, quelques pierres plates lui servent d'assise.

Photo : René Bouchard.

Le grand soufflet de cuir occupe un appentis derrière le feu de forge. Fonds Musée de Charlevoix.

Sur le mur nord et au-delà de l'imposante cheminée de brique, un appentis, de pièces sur pièces lui aussi, complète le carré de la bâtisse. Il fournit un espace supplémentaire dans lequel le forgeron installe son grand soufflet de cuir. C'est là aussi, dans cet espace en retrait, qu'il installe de part et d'autre du soufflet son écritoire de bois et la «pissoune». Le premier est une sorte de petit pupitre fixé au mur sur lequel il inscrit, au fur et à mesure, les travaux effectués dans la journée et dans lequel l'artisan conserve le matériel nécessaire pour noter ces données. La seconde, une déformation de «pissotière», comme son nom populaire le laisse supposer, est un dispositif en forme d'entonnoir qui aboutit à l'extérieur, et où le forgeron et sa clientèle mâle peuvent discrètement se soulager la vessie au besoin.

Photo : René Bouchard.

Factures, registre, tirelire et écritoire : le coin de la comptabilité voisine le soufflet, dans l'appentis. Fonds Musée de Charlevoix.

La «pissoune» ou pissotière a été installée dans un coin discret. MCC 76.1297.1 (35).

Les deux murs latéraux de la boutique, soit la façade est qui donne sur la route et l'autre, à l'opposé, qui regarde la rivière, sont munis d'une fenestration importante au rez-de-chaussée comme à l'étage. Le mur nord, pour sa part, au-dessus de l'appentis, comporte aussi deux fenêtres à l'étage.

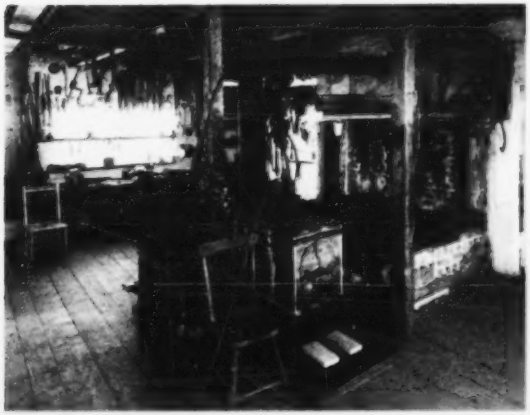


Photo : René Bouchard.

Les activités de la forge s'articulent principalement autour du feu. Fonds Musée de Charlevoix.

Photo : Louise Leblanc.

L'îlot du charronnage occupe la partie sud de la boutique.

De la sorte, l'éclairage naturel est mis à contribution au maximum à l'intérieur. Le travail du forgeron ou du menuisier s'en trouve grandement facilité par le fait même, d'autant plus que l'activité quotidienne de la forge, notamment l'usage du feu, tend à assombrir l'espace de travail.

Photo : René Bouchard.

L'îlot de travail de l'enclume se trouve entre le feu et l'établi du mur ouest. Fonds Musée de Charlevoix.

Alors que le rez-de-chaussée de la boutique est dévolu aux pratiques de la forge, y compris différents autres métiers du fer comme le charronnage et la maréchalerie surtout, l'étage est réservé au travail du bois. La famille est grande, les talents sont diversifiés et le travail de la forge est parfois cyclique. Il en découle que la présence dans un même édifice de ces deux volets de l'activité artisanale de la société traditionnelle québécoise vont se compléter ici de magnifique façon.

Toutefois, la complémentarité varie vraisemblablement au fil des générations. Alors que la descendance de Joseph est étendue et que certains de ses fils travaillent avec lui le fer aussi bien que le bois, celle de son fils héritier, Henri, se résume à un seul successeur. L'enseigne du premier, un panneau de bois surmontant la porte de la boutique, se lit simplement à l'époque «JOS CAUCHON». Henri, quant à lui, sur une enseigne beaucoup plus grande et en lettres plus voyantes, préfère préciser clairement son principal métier en y inscrivant «H. CAUCHON FORGERON». Il ne faudrait pas y voir une exclusivité dans la pratique de ce dernier, mais le contexte l'amène sans doute à reléguer la dimension «menuiserie» de l'entreprise à un rang de nature plus complémentaire.

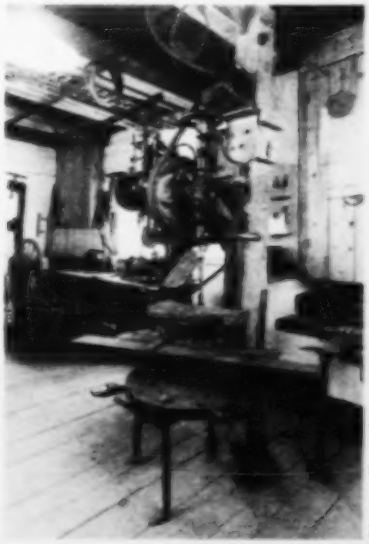


Photo : René Bouchard.

Photo : René Bouchard.

Les machines-outils, souvent ingénieusement «patentées», s'avèrent fort utiles au forgeron dans son travail. Fonds Musée de Charlevoix.

Les enseignes des forgerons Joseph et Henri Cauchon. MCC 76.002.6 (22).

Photo : Louise Leblanc.

L'étage de la boutique est réservé au travail du bois.

Photo : René Bouchard.

La protection divine n'est pas dédaignée dans un lieu associé à l'enfer dans l'imaginaire collectif. Fonds Musée de Charlevoix.

L'artisan en action[9]

Le travail à la forge

Au rez-de-chaussée de la boutique, Vulcain règne en maître. Comme chez le dieu romain du feu, le travail du fer tourne autour de l'immense double foyer de la forge. Cependant, dans la boutique Cauchon comme dans la plupart des forges traditionnelles du Québec d'ailleurs, le forgeron

Cette image ancienne montre l'importance de la place qu'occupent le feu et le soufflet dans une forge traditionnelle. Illustration tirée de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, 1751-1780, vol. 13, pl. II.

doit exercer ses talents dans de multiples applications, de la forge proprement dite à la préparation d'objets spécialisés complètement ou partiellement métalliques. Le forgeron se fait alors cloutier, taillandier, charron. Un autre métier connexe que le forgeron de village pratique toujours est celui de maréchal-ferrant. Il lui faut alors faire preuve de prédispositions très spéciales comme une robustesse et une souplesse physique peu communes, une sensibilité à la psychologie animale et même des habiletés innées à soigner les chevaux à partir d'une pharmacopée minimale.

Tôt le matin, le maître forgeron entre dans sa boutique par la porte centrale et se dirige invariablement vers le feu. Bien que celui-ci soit double, c'est-à-dire qu'il offre la possibilité à deux forgerons de travailler de pair, le maître des lieux n'en allumera qu'un seul, à moins que la présence d'un autre forgeron ou qu'un travail spécial ne lui commande de procéder autrement. Certaines opérations d'envergure, comme l'ajustement d'un bandage de roue, exigent en effet de chauffer le métal sur une plus grande surface pour effectuer un travail vraiment efficace.

Situé du côté nord de la boutique, sur une large base surhaussée de briques, le feu est véritablement le cœur de la boutique. Autour de lui vont se disperser, au besoin, les différentes activités de l'artisan.

Pour mieux circonscrire l'environnement de travail du forgeron, pour mieux apprécier ce qui s'y passe au moment de sa vie active traditionnelle et pour découvrir les principaux outils dont il se sert alors, devenus aujourd'hui des biens culturels classés du patrimoine québécois, imaginons une journée type dans la vie du forgeron d'autrefois.

La journée en question se passe vers la fin de la guerre 1939-1945, disons à l'automne de 1944, avant que l'industrialisation massive et la modernisation à outrance viennent modifier définitivement le mode de vie de nos campagnes. Le forgeron des lieux est Henri Cauchon, dont la pratique se poursuivra jusque vers 1963.

Depuis avril 1942, Henri Cauchon a hérité définitivement du bien paternel. De la forge surtout. La mort de son père n'a pas vraiment perturbé le rythme de travail d'Henri puisque, depuis presque

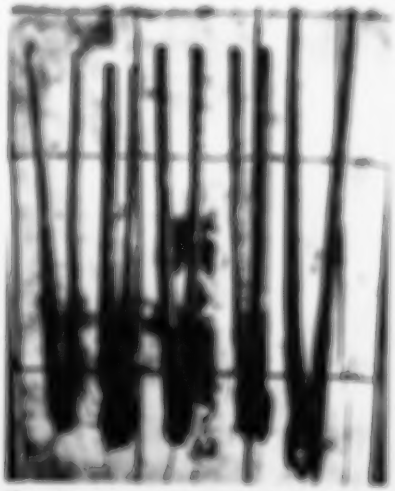
9. La présente partie s'inspire de S. ST-PIERRE, 1981, et de B. GENEST et autres, 1978. Nous nous appuyons également sur la consultation des livres de compte anciens de la boutique, sur le témoignage de M. Toussaint Cauchon, fils d'Henri Cauchon, de même que sur notre longue expérience de terrain faite d'inventaires, de relevés et d'enquêtes orales auprès de forgerons traditionnels du Québec, encore actifs ou à la retraite, entre 1975 et 1982.

dix ans, c'est lui qui s'occupe de tout à la forge. Cependant, il aimait bien la compagnie quasi permanente de son père à la boutique. Sans se parler beaucoup, ils échangeaient au besoin des regards complices. Les autres vieillards des environs, que la présence de Joseph attirait, créaient dans la forge une vitalité tranquille dont le maître forgeron s'ennuie maintenant souvent.

En ces années de guerre, les affaires sont moins bonnes. Le maître artisan s'en tire quand même assez bien. Il faut dire qu'il représente presque un service essentiel à la population. En outre, à 44 ans, il est trop âgé pour devoir se soumettre à la conscription. Heureusement aussi, son fils Toussaint n'a que 9 ans, ce qui lui épargne encore les affres de la guerre.

Photo : Louise Leblanc

Le bac à eau dans lequel le forgeron faisait tremper le métal chauffé.



Tenailles assorties pour tenir le fer chaud. MCC 76.1299.5.6 (35).

Photo : Rémi Bouchard

Le feu double de la forge Cauchon. Fonds Musée de Charlevoix.

Quelques-uns des nombreux marteaux de la forge. Fonds Musée de Charlevoix.

Gros étau fixé à l'établi de la boutique. MCC 76.1396.22 (35).

Poudre antifusion utilisée pour la soudure au feu. MCC 76.1298.8 (35).

L'enclume et quelques accessoires.

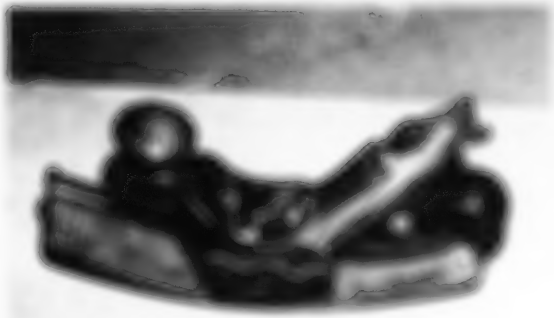
La machine à refouler le métal.

Le coin du charronnage

La boutique renferme plusieurs outils et accessoires pour fabriquer et réparer les roues de bois. Fonds Musée de Charlevoix.

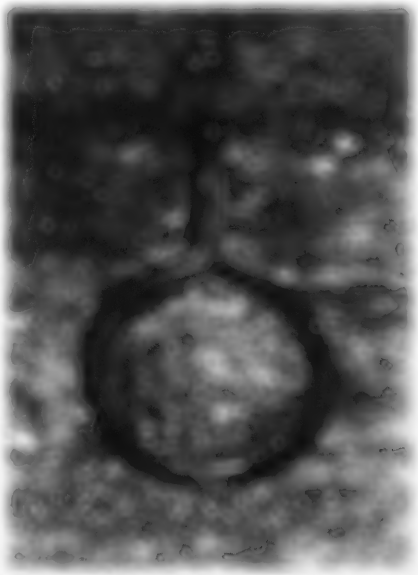
[illegible]. MCC 74.1387.22 (35).

[illegible]. MCC 74.1386.25 (35).



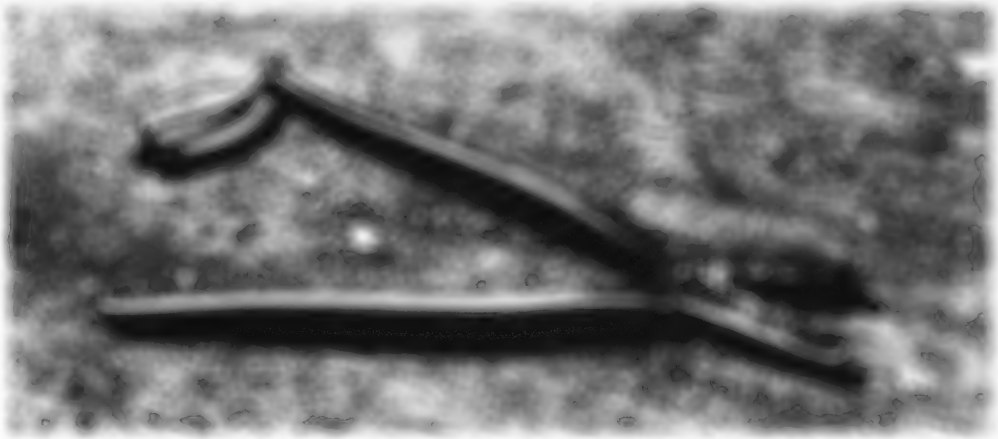
[illegible]

[illegible]



[illegible]

Quelques outils et accessoires de chantier



Une journée avec Henri Cauchon[10]

En entrant dans sa boutique ce matin-là, Henri Cauchon se sent plein d'énergie et d'idées nouvelles. Il a ainsi décidé, au petit matin, d'un motif spécial pour décorer le portail de fer forgé que lui a commandé, pour le jardin de sa villa, une dame à l'aise de Cap-à-l'Aigle.

Une feuille toute simple, presque réaliste, fera assurément l'affaire de cette cliente, se dit-il. Il a en effet remarqué qu'elle semble beaucoup apprécier les motifs floraux puisqu'elle lui en a montré dans une de ses belles revues provenant de la ville.

À l'aide d'un bout de crayon à mine de plomb, le forgeron trace le pourtour de la feuille qu'il imagine sur un restant de papier d'emballage. Satisfait de l'esquisse et mieux conscient maintenant du travail à réaliser, il décide de passer à la fabrication. Il saisit alors son tablier de cuir souple qui pend, comme d'habitude, à un crochet de métal près de l'établi et l'enfile pour se protéger contre les éclats toujours possibles du métal incandescent.

Henri Cauchon martelant un fer à cheval vers 1930. Fonds Imelda Dufour, Rivière-Malbaie.

10. Le récit de la journée type du forgeron qui suit est partiellement fictif. Il est toutefois strictement basé sur les données historiques disponibles concernant la famille et la forge Cauchon. Les personnages du récit autres que les membres de la famille Cauchon ont été créés pour les besoins de la mise en scène. Au dire même de M. Toussaint Cauchon, «Il n'y a pas grand-chose là-dedans qui ne soit pas vrai!»

S'approchant ensuite de son espace de travail favori, le côté gauche du foyer[11], Henri prend sa pelle à charbon et écarte toute la coke calcinée et dure étendue à cet endroit. Il se dit alors que, pour faire un chef-d'œuvre de cette grille, il lui faut une braise de première qualité. Sa réputation d'artisan en dépend et cette dame ne doit surtout pas être déçue de lui avoir confié la tâche. Il remet alors du charbon neuf, dont le coût est devenu presque exorbitant en raison du rationnement de l'énergie. «Satanée guerre!» Il allume alors le feu du jour en s'aidant du grand soufflet.

Pendant qu'il active de bas en haut la grande poire du soufflet, le forgeron pense qu'il devrait bien y avoir moyen de faciliter cette tâche manuelle répétitive. Un moteur à gazoline pourrait peut-être s'installer, se dit-il à mi-voix. Mais il ne pousse pas plus loin sa réflexion[12]. Son esprit est plutôt occupé par la dimension artistique que revêt de plus en plus fréquemment la demande de la clientèle, particulièrement des gens fortunés qui habitent les grandes villas de Murray Bay.

Le mois dernier par exemple, un client lui a demandé de concevoir et de réaliser une grande grille de foyer pour remplacer l'ancienne qui commençait à être un peu trop défraîchie. S'entendant au préalable avec le client, Henri a profité d'une promenade du dimanche pour lui rendre visite. Il a ainsi pu voir le living-room et se faire une idée du cadre dans lequel allait être placée la grille. La visite fut bénéfique puisque le nouvel aménagement mobilier du client lui a inspiré la forme et la décoration d'une pièce originale qui fait aujourd'hui sa fierté. Il croit même qu'il profitera d'un prochain revenu libre pour en réaliser une semblable, mais plus petite, pour son salon[13]. Dans le fond, l'artisan aime se donner du mal pour façonner à l'extrême un objet spécial. Cet amour des choses «finies» lui vient de son père qui ne délaissait pas non plus, à l'occasion, ajouter un détail particulier à une de ses pièces afin de la faire mieux apprécier par l'utilisateur. Lorsqu'on possède bien son métier, le fait de raffiner le produit ne s'avère pas si complexe.

Ce n'est pas d'hier que le forgeron est sollicité pour la qualité artistique de son travail, mais on dirait que les commandes arrivent beaucoup plus souvent qu'autrefois : des croix, des girouettes, des ensembles de foyer, des candélabres, des fanaux d'entrée, sans compter les multiples pièces décoratives pour les demeures, les jardins et même les bâtiments secondaires.

---

11. C'est en fait le côté du «gros feu», là où s'installe le maître forgeron pour enseigner à l'apprenti, qui, lui, se trouve en face au «petit feu», les techniques particulières afin de donner la bonne «chauffe» au métal.

12. Plus tard, vraisemblablement dans les années 50, Henri Gauthier automatisera le fonctionnement de son soufflet de manière ingénieuse. Encore aujourd'hui, en plus de l'option manuelle, on peut contrôler le débit d'air à l'aide d'un petit moteur électrique muni d'une transmission.

13. M. Normand Gauthier possède toujours la grille de foyer en question et il la conserve précieusement dans le salon de la maison familiale.

La production d'Henri Cauchon

Grille de foyer.

Photo : Louise Leblanc.

Photo : Louise Leblanc.

Lampes extérieures.

Photo : Louise Leblanc.

Cadenas.

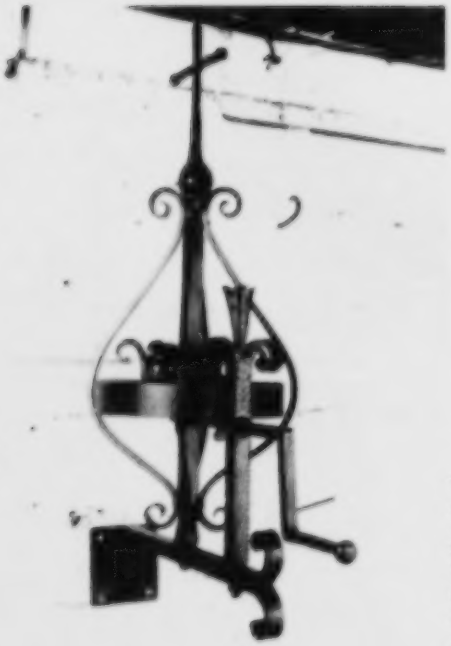
Photo : Louise Leblanc.

Bougeoirs.

Photo : Louise Leblanc.

Grappin.

Photo : Louise Leblanc.



Gond. Fonds Musée de Charlevoix.

Fers à cheval utilisés en guise de pentures. MCC 76.235.24 (22).

Photo : René Bouchard.

Poignée. MCC C.92.067.17A (35).

Photo : René Bouchard.

Gratte-botte. Fonds Musée de Charlevoix.

Tirelire. MCC 76.1299.0A (35).

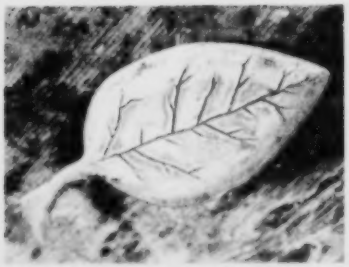


Photo : Louise Leblanc.

Photo : Louise Leblanc.

Éléments décoratifs en forme de branche d'arbre et de feuille : des travaux qui commandaient une très grande dextérité.

Photo : Louise Leblanc.

La page couverture de la revue *Scientific American* du 21 septembre 1895. Henri Cauchon a réalisé des travaux semblables.

À l'époque de son père, il y a une dizaine d'années maintenant, des enquêteurs[14] *sont venus et ont publié un article flatteur sur son travail. La revue contenait même des photos. Une de lui, debout, ainsi qu'une de son vieux père, assis sur son banc-étau de charronnage. Le même banc qui se trouve encore dans la menuiserie du deuxième... et qui y demeurera encore longtemps, se promet-il! Ce reportage a d'ailleurs sûrement eu une influence sur la reconnaissance des talents des forgerons Cauchon.*

Qu'importe, par contre, si l'article de la revue n'était qu'en français. Les touristes fortunés anglophones qui fréquentent la région et qui possèdent de grandes maisons d'été l'apprendront autrement. Les clients satisfaits le diront aux autres, aux voisins, aux amis et, en plus, comme les pièces réalisées par Henri trônent souvent dans des endroits bien en vue, la curiosité ne manquera pas, à la longue, de grossir sa clientèle.

Oups! La rêverie et la réflexion entraînent le forgeron loin de son occupation du moment. Henri Cauchon constate que son feu est rendu trop intense pour son besoin immédiat. Il cesse aussitôt d'actionner machinalement la brimbale du soufflet et se dirige vers l'établi principal de la forge inondé de lumière. Sur la surface de merisier installée par son père 50 ans auparavant, il repère un marteau de menuisier que son fils Toussaint, comme d'habitude, n'a pas rangé au bon endroit après avoir planté ses innombrables clous dans la surface plane de l'établi. Le forgeron s'en saisit et en attendant que le feu soit moins chaud il en profite pour fixer solidement le patin de bois d'un traîneau d'enfant dont il doit refaire la lisse de fer.

À peine a-t-il terminé qu'un premier client arrive avec une voiture à cheval. C'est un cultivateur des environs qui lui signifie, en fait, qu'il veut prendre rendez-vous pour le ferrage d'un poulain en après-midi, soit après être revenu d'un voyage jusqu'à un village voisin. Ce client, comme beaucoup d'autres de la campagne environnante, ne paiera pas en argent sonnant. Il propose plutôt au forgeron de le rémunérer en nature, comme à l'habitude, par exemple avec une grosse fesse de porc lorsqu'il fera boucherie à l'automne. À moins que l'artisan n'ait justement besoin de ses services comme postillon vers Les Éboulements ou même jusqu'à Baie-Saint-Paul au besoin.

Henri Cauchon, qui s'est remis à pomper le feu et qui examine en même temps une tige de fer carrée qu'il entend chauffer pour réaliser sa grille, demande au client s'il s'agit d'un animal qui n'a pas encore été ferré. Dans ces conditions, puisque le poulain peut s'avérer plus nerveux en raison du premier ferrage, dans un environnement inconnu, avec des gens nouveaux autour de lui, le forgeron précise au cultivateur, son client, que le coût

14. Il s'agit de MM. Paul Gouin et Jean-Marie Gauvreau qui publièrent un article très élogieux sur la famille Cauchon de Rivière-Malbaie, article intitulé «Un patriarcat d'artisans ruraux». Voir la bibliographie.

pourra être un peu plus élevé. Par ailleurs, Henri n'a besoin d'aucun messager vers l'ouest et, l'entente étant prise pour l'après-midi, le client salue de la main et poursuit sa route.

Le forgeron esquisse alors un sourire intérieur. Il n'hésite d'aucune façon à inscrire ce jeune fermier sur son cahier d'ardoise. Malheureusement, les clients ne sont pas tous aussi fiables. Il pense alors à son registre, un grand livre rouge à reliure rigide, qu'il tient scrupuleusement avec l'aide de sa soeur Gertrude et qui fait état de plusieurs travaux non payés. Ce ne sont cependant pas ceux qui paient en nature qui sont les moins fiables d'habitude. Ainsi, encore cette année, l'artisan n'aura probablement pas à se préoccuper de s'approvisionner en bois de chauffage ni en viande de porc ou de boeuf. En plus de sa propre production domestique, le volume d'échange avec ses concitoyens-clients sera suffisant pour les besoins de sa petite famille.

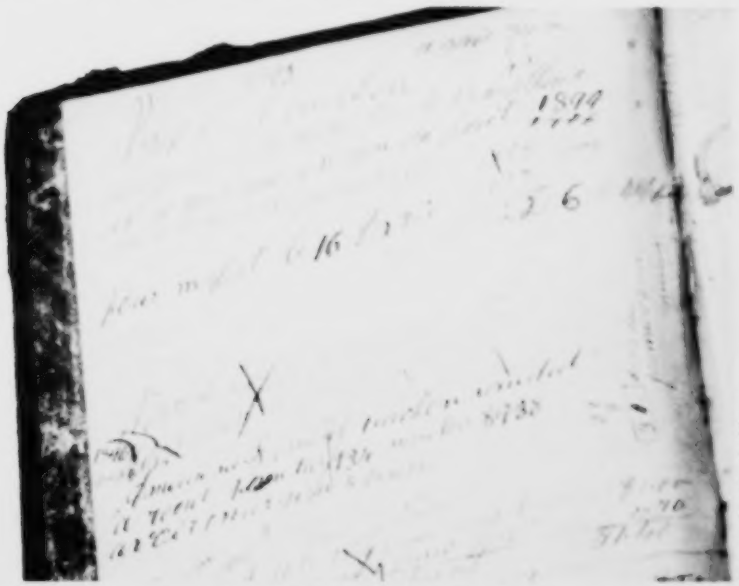


Photo : Louise Leblanc.

Une page d'un des registres comptables de Joseph Cauchon.

Toujours devant le feu à base de brique construit par son père, Henri surveille attentivement la pièce métallique dont le rouge, il le sait, atteindra sa teinte et sa température idéales dans moins d'une minute. Il la prend alors en s'aidant de tenailles à mâchoires concaves et la transporte sur la table de l'enclume. Frappant ensuite à répétition le métal rougi entre l'enclume et la tête d'un lourd marteau à panne de travers, il écrase la tige sur une longueur d'environ 10 centimètres. Puis, il remet son travail au feu

quelques minutes avant de terminer le martelage et d'obtenir une surface aplatie et bien égale, comme il en a besoin pour le raccordement de deux tiges qui doivent se croiser au centre de la grille. Ensuite, à l'aide d'un centre-poinçon, il marque exactement le centre de la partie aplatie et remet la pièce au feu pour obtenir un rouge encore plus intense. Le moment venu, le forgeron pose la partie rouge de la tige bien à plat sur l'enclume, appuyant l'autre bout sur un chevalet afin d'avoir les mains libres. En se servant d'un poinçon et d'un marteau, il perce alors un trou à l'endroit marqué. C'est là qu'il posera le rivet pour lier les deux tiges fermement mais en leur laissant un certain jeu. Enfin, il glisse la tige au-dessus du bac à eau et arrose copieusement la section encore rougeâtre avec une cuillère prévue à cet effet.

L'artisan vient tout juste de terminer la préparation d'une demi-douzaine de tiges qu'un autre client habituel arrive avec son team *de boeufs pour le referrage de certaines pattes. La vraie journée, celle du maréchal-ferrant surtout, commence. Le travail d'artiste, c'est tôt le matin ou tard le soir qu'il faut le faire.*

Le client en question représente à vrai dire une espèce en voie de disparition. En effet, si l'utilisation des bovins constituait autrefois une façon très répandue de conduire les lourds travaux de la ferme, la plupart des habitants préfèrent aujourd'hui la vigueur du cheval pour accomplir les travaux agricoles et les travaux forestiers. Ce cultivateur apporte donc un type de travail différent à la boutique, et ce n'est pas pour déplaire au forgeron.

Délaissant le feu, Henri Cauchon traverse la boutique dans sa longueur et s'approche de son attirail de ferrage situé dans l'espace sud de la forge où il concentre cette activité, tout comme son père le faisait d'ailleurs. Là se trouvent les deux pare-pieds et la boîte à ferrer contenant, entre autres, les brochoirs, les tricoises, la pince à river, les râpes, les rogne-pied ou couteaux de maréchal. Au mur est accrochée l'utile mouchette, un «tord-nez» qui permet de tranquilliser certains chevaux plus retors. Mis à part cet instrument plus contraignant, Henri Cauchon s'est toujours refusé à utiliser des moyens plus lourds, tels que les travails[15]*, pour emprisonner et calmer les bêtes difficiles, comme le font de nombreux maréchaux-ferrants.*

Après avoir solidement attaché les boeufs, le nouvel arrivant entre dans la forge, une poche de jute sur l'épaule. En plus du ferrage des boeufs, le client annonce, en déposant sa poche, qu'il a un travail supplémentaire à confier au forgeron. Il s'agit de faire «r'suer», c'est-à-dire refaire la tranche et tremper, quelques fers de hache et de réparer un cantouque ou *tourne-billes. Ce sont là des travaux de routine pour l'artisan, parmi ceux qu'il effectue le plus fréquemment. L'entretien des outils de fer occupe en*

15. Dans les années 50, après un fâcheux accident qui aurait pu avoir de plus lourdes conséquences, Henri Cauchon installe un *rack*, ou travail, dans lequel il place dorénavant les chevaux pour le ferrage.

effet une place importante dans la variété des occupations du forgeron-taillandier. Il garde donc en réserve cette commande pour occuper des temps plus creux de la journée ou des jours suivants et, comme il n'y a aucune urgence, il remettra les outils restaurés à leur propriétaire la semaine suivante.

Après être allé constater le travail à faire aux pattes des bœufs, Henri Cauchon revient dire à son client qu'il en aura environ pour deux heures. Toutes les pattes ont au moins un petit quelque chose à reprendre. Heureusement, il a déjà préparé les fers fourchus à bœuf, de la grandeur exacte puisqu'il connaît les bêtes, pour remplacer ceux qui sont endommagés.

Le forgeron et son client détellent alors le plus gros des bœufs. En entrant dans la boutique avec celui-ci, le cultivateur remarque une nouvelle affiche bien visible au fond de la forge : «AUCUNE RESPONSABILITÉ POUR FERRAGE DE CHEVAUX».

«Mieux vaut prévenir que guérir» : Henri Cauchon a placé ces deux affiches bien en vue dans la boutique. MUC 76.1305.114 c35s.

Devant la mine interrogative du client, le forgeron précise qu'il ne se sentira pas plus responsable des accidents éventuels avec les bœufs si on fait preuve d'imprudence durant le ferrage.

Henri rappelle aussi à son client qu'un accident est très vite arrivé. Certaines personnes, par exemple, viennent faire la conversation dans la forge, en pleine période d'affluence. Cette pratique ne déplaît pas au forgeron Cauchon qui est d'un naturel plutôt sociable. Mais si, par hasard, une personne peu prudente, voire sous l'effet de l'alcool, approchait l'arrière d'un cheval par la droite et lui faisait faire un saut alors qu'il a la patte avant sous l'empoigne du maréchal, donc en déséquilibre, un malheur pourrait arriver, mettant en danger la vie du client et celle du forgeron.

Le forgeron se veut donc libéré d'un certain poids en affichant cette consigne bien en vue dans la boutique. Cela lui évite aussi, croit-il, de passer son temps à « faire la police » et à rappeler à certains les règles élémentaires de prudence. Il est conscient cependant que sa responsabilité d'artisan est grande dans sa boutique. Lui seul en connaît tous les véritables dangers.

Le ferrage des bœufs va prendre ce jour-là un peu plus de temps que prévu. Henri Cauchon est un excellent artisan, mais la pratique du ferrage des bœufs se fait trop rare. De plus, son client est un jeune liseur qui ne cesse de raconter des histoires abracadabrantes. Deux voisins se sont joints à la compagnie et la conversation est plus animée. L'avant-midi de l'artisan s'achève toutefois dans un décor un peu plus monotone puisqu'il s'est mis à pleuvoir.

En revenant de son dîner pris en vitesse avec sa femme Adrienne, Henri songe que l'après-midi s'annonce différent et meilleur à la fois. Avec la pluie qui a redoublé d'intensité, tous les cultivateurs vont, comme à l'accoutumée, passer faire leur tour à la forge. Les nouvelles iront bon train dans la boutique. Le forgeron, lui, en profitera pour finir de préparer les différentes étampes à bois que presque tous ses clients lui ont demandées cette année. Avec les nouveaux règlements, chacun aura besoin de ces marques pour identifier le bois qu'il porte au moulin. C'est une bonne manière de ne pas se faire voler ses billots.

Comme l'avait envisagé le forgeron, presque tous les cultivateurs de Rivière-Malbaie viennent se rencontrer à la forge. Henri Cauchon, qui aurait aimé satisfaire toute sa clientèle, ne peut cependant confectionner que quelques étampes.

En effet, en début d'après-midi, son demi-frère Arthur, dit « Blondin », lui demande de réparer d'urgence une énorme tenaille de plus d'un mètre de long qu'il utilisait lorsqu'il était employé au moulin Donohue. Voulant accommoder Arthur, le forgeron se met aussitôt à la tâche. Concentré sur son travail, il ne voit à peine compte qu'un nouveau venu, cultivateur du rang Grand-Fonds, arrive avec sa lourde charrette de bois. Trop occupé à devaler à coups répétés, entre son marteau à main et le bigorne conique de l'enclume, la pointe rougie du gigantesque outil, il marmonne alors un incompréhensible mot de bienvenue. Et sans plus s'occuper de l'arrivant qu'il connaît bien, Henri porte la pièce encore rougie jusqu'à l'étau sur pied qu'il a lui-même mis au point en accomplissant une série de manœuvres métalliques inutilisables autrement. En quelques mouvements précis, il fixe les grosses tenailles entre les mâchoires de l'étau et entreprend d'en recourber la pointe légèrement avec une paire de tenailles rondes de sa fabrication.

Les tenailles d'Hercule restaurées, il reprend son souffle et s'accorde un moment de répit. S'avançant alors jusqu'au propriétaire de la charrette pour s'enquérir de son problème, l'artisan songe que, contrairement aux voitures fines que confectionne et répare si habilement son frère dans la boutique d'en face, les solides voitures de travail comme cette charrette sont du ressort de sa forge-menuiserie. Mais ce n'est pas la lourde charrette qui a besoin des services experts du forgeron Cauchon.

Le problème est d'un ordre complètement différent. Cette fois, et cela arrive souvent en fait, c'est le moteur, si l'on peut dire, qui cause des ennuis au propriétaire de cette voiture hippomobile. La jument donne des signes évidents de fatigue et de perte dramatique d'énergie. Le client veut avant tout sauver l'animal, ressource vitale pour lui et sa famille. Et comme les vétérinaires sont rares dans les campagnes québécoises en ces années de guerre, c'est le maréchal-ferrant qui sert de médecin-dépanneur pour la race chevaline, sinon pour d'autres animaux à l'occasion.

Henri Cauchon a l'habitude. Il jette un coup d'oeil par la fenêtre pour constater l'état de la jument malade. Ce qu'il voit semble le convaincre puisqu'il choisit un des deux livres sur le soin des chevaux qu'il conserve précieusement et sort de la boutique. Selon lui (et le grand livre), la «Grise» pourra facilement se rétablir à l'aide d'un bon traitement. Le forgeron suggère donc un sirop traditionnel et, surtout, plusieurs jours de repos. Le propriétaire conteste un peu le verdict du spécialiste à cause de ses multiples obligations de fin de saison, mais il comprend au regard du forgeron que le repos prescrit n'est pas discutable.

Henri Cauchon ouvre alors l'armoire de bois dans laquelle les quelques onguents et potions généralement à la disposition des maréchaux-ferrants sont conservés. Il en sort deux bouteilles au liquide verdâtre et les tend au cultivateur en lui fournissant les explications d'usage pour tirer le meilleur profit du produit.

Le client, malgré tout satisfait, règle son dû et l'artisan, avant de revenir à la confection des marqueurs à bois, ne manque pas de passer par son écritoire pour prendre note des détails de la transaction et du paiement.

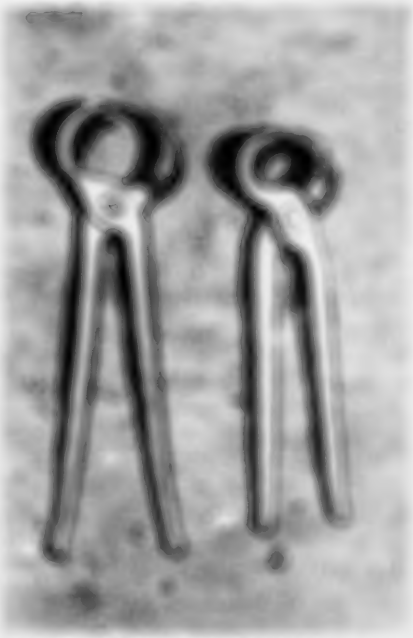
Vers quatre heures, la pluie cesse. Le soleil pointe ses rayons de fin de journée, annonçant le retour du beau temps. Henri l'avait prédit à la compagnie dès le début de l'après-midi. Pour la météo, il a l'oeil et quelques signes du firmament, la forme des nuages ou le sens du vent, lui suffisent pour arriver à des prédictions presque toujours exactes. Son oreille est malheureusement moins efficace et il est sûr de devoir sa défaillance auditive, qui affecte aussi plusieurs de ses confrères, à la pratique quotidienne de l'enclume. L'oreille, surtout celle du côté du bras qui martelle, semble se durcir inexorablement à la longue.

Quelques outils du maréchal «ferrant et soignant»

Le maréchal devait adapter les fers aux sabots des animaux qu'il ferrait. Illustration tirée de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, 1751-1780, vol. 33, pl. V.

Précieux documents pour des maréchaux-ferrants, conservés par [illegible]. Fonds Musée de Charlevoix.

L'attirail du maréchal comprend, entre autres outils, le pare-pied pour soutenir la patte du cheval et la boîte à ferrer dans laquelle l'artisan range bon nombre des outils qui lui seront essentiels à la préparation du sabot et à la pose du fer. Fonds Musée de Charlevoix.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Dans le cimetière de La Malbaie, des travaux de forge comme ceux que réalisait Henri Cauchon.

Une croix funéraire fabriquée en 1942 par Henri Cauchon. MCC 81.2440.13 (39).

Satisfait et souriant, le marchand de charbon accompagne ensuite le forgeron jusqu'à l'écritoire pour faire les comptes mutuels.

À la veillée, fatigué de sa journée bien remplie, Henri Cauchon somnole dans sa berceuse en mâchouillant machinalement sa pipe. Comme lorsqu'il joue du violon, une musique trotte dans sa tête. Celle-ci se transforme peu à peu en bruit de scie. Une torpeur l'envahit et l'artisan rêve alors qu'il peut facilement rendre plus efficace la menuiserie du deuxième étage de la boutique en ajoutant un moteur à gaz et quelques courroies d'entraînement[16].

Cette seconde boutique[17]*, qui complète merveilleusement bien les besoins de la forge, fonctionne le plus souvent parallèlement à celle-ci. Elle permet d'occuper certains temps creux dans l'horaire de l'artisan ou d'achever des travaux de la forge tels que la fabrication des pièces de roues de bois ou des traîneaux de charroyage en forêt, la préparation de charrettes, de menoires et quoi d'autre encore...*

Henri imagine aisément qu'elle pourrait se transformer sans trop d'effort en boutique autonome de menuiserie où l'on produirait en quantité des portes, des fenêtres, du mobilier...

---

16. En réalité, le rêve d'Henri Cauchon est déjà presque complètement réalisé puisque sa boutique de menuiserie est déjà à peu près entièrement automatisée par ses soins comme le rapporteur P. GOUIN et J.-M. GAUVREAU, 1973, avec une certaine admiration d'ailleurs : « Toutes les machines que l'on retrouve dans cet atelier sont sorties des mains infatigables et habiles d'Henri Cauchon [...] Il a prévu les vitesses requises pour chaque machine par un système de poulies étagées et il a installé sur le moteur qui actionne ces machines un mécanisme d'embrayage provenant d'un McLaughlin usagé. Les machines peuvent donc faire marche arrière et répondre au moindre caprice de celui qui les opère. »
17. La présence d'une menuiserie au-dessus d'une boutique de forge semble pour le moins insolite au Québec, selon S. ST-PIERRE, 1983.

Le respect du passé[18]

L'héritage de Toussaint Cauchon

Entre 1963, date du décès d'Henri Cauchon, et 1992, le temps s'est figé dans la boutique. Tout est resté à sa place, les outils et les instruments aussi bien que les machines artisanales et industrielles. Ces dernières avaient été installées par le forgeron pour faciliter un travail devenu de plus en plus complexe dans la mesure où il désirait demeurer à jour dans l'exercice de son métier. Tout l'équipement a été conservé, mais comme il n'a pas été utilisé ni véritablement entretenu, le temps a fait son œuvre.

Toussaint Cauchon, fils unique d'Henri, est l'héritier du patrimoine familial. Si la boutique est au repos, c'est que le descendant d'Henri Cauchon a suivi les conseils de son père plutôt que ses traces. Et encore... il est devenu mécanicien automobile. Une espèce de suite logique d'une certaine manière puisqu'il s'occupe quotidiennement, comme son père, de maintenir en état le principal moyen de locomotion de ses concitoyens. Le mécanicien n'est-il pas le charron et le maréchal-ferrant d'autrefois?

Pendant les 30 dernières années, toutefois, certains événements importants relatifs à la forge ont eu lieu. À l'automne 1976, des ethnologues du ministère des Affaires culturelles, qui dressent un bilan des artisans traditionnels du Québec, sont surpris par l'ampleur de la boutique qui, toutefois, ne semble plus en activité. Tout l'attirail a cependant l'air de vouloir reprendre du service. Les ethnologues prennent alors contact avec le propriétaire et obtiennent facilement son autorisation et sa

La forge-menuiserie Cauchon en 1976. MCC 76.002.4 (22).

La boutique en 1981 : mur pignon sud. MCC 81.1639.23A (35).

Le mur pignon nord. MCC 81.1641.28 (35).

18. Le contenu de la dernière partie repose sur des témoignages de personnes ayant joué un rôle dans les événements rapportés ainsi que sur la consultation des archives administratives du ministère de la Culture et des Communications.

collaboration pour faire un relevé de la boutique et pour établir un préinventaire de la riche collection d'outils. Les principales pièces sont alors systématiquement photographiées et décrites sur des fiches.

En 1981, après l'analyse du bilan effectué sur l'ensemble du territoire québécois, des chercheurs procèdent à une étude plus complète[19] de la forge sur les plans historique et ethnologique. La compilation de toutes les données recueillies permet ensuite de préparer le dossier de classement comme bien culturel. Ce statut est attribué à la forge et inscrit sur les registres en date du 8 juin 1983.

Par ce classement, l'État québécois reconnaît à juste titre la valeur inestimable, sur le plan patrimonial, de l'ensemble que constituent la boutique Cauchon et son outillage. L'équipement et l'outillage de forge et de menuiserie sont alors considérés au même titre que le bâtiment, et c'est à un tout fonctionnel et cohérent que le ministre des Affaires culturelles accorde un statut légal.

La protection qui découle de cette reconnaissance officielle va donc s'appliquer à l'avenir à un ensemble comprenant près de 200 outils, machines et instruments, en plus d'accessoires divers allant d'un cahier d'ardoise pour la tenue des comptes jusqu'à l'enseigne de Joseph Cauchon, en passant par des pièces originales réalisées par les forgerons.

Collection de nature technique, l'ensemble Cauchon illustre, on ne peut mieux, l'état de transition d'un métier traditionnel qui tente d'évoluer pour s'inscrire dans la modernité. La qualité, le nombre et l'ingéniosité des installations mécaniques présentes dans la forge-menuiserie Cauchon, destinées à assister l'artisan dans son travail quotidien, ne laissent aucun doute sur la valeur patrimoniale de ce bien culturel lorsqu'on établit une comparaison avec les autres forges de même calibre dénombrées à l'occasion de l'inventaire des artisans traditionnels de l'est du Québec.

Un lieu à visiter

L'année 1988 marque le début d'une nouvelle étape pour la forge. Le 25 novembre de cette année-là, un important tremblement de terre amène le propriétaire de la vieille forge à penser qu'elle peut s'écrouler, constituant ainsi un danger public. Par ailleurs, la présence de la route à proximité du bâtiment cause des vibrations continuelles, sans compter que le poids des machines situées à l'étage accentue le danger. Le propriétaire songe alors à se débarrasser de son héritage.

Après consultation, Toussaint Cauchon obtient l'assistance des spécialistes en patrimoine du ministère des Affaires culturelles. On lui conseille de trouver des partenaires pour conserver sa forge. La Chambre de commerce de Charlevoix, la municipalité de Rivière-Malbaie, le Musée de Charlevoix, sans compter les gouvernements fédéral et provincial, acceptent alors de contribuer par l'entremise de différents programmes d'aide financière. C'est ainsi qu'en 1992 une première opération de sauvetage du bâtiment est réalisée. L'immeuble est éloigné de la rue de plusieurs mètres, chaulé et renforcé par le remplacement des poutres en mauvais état.

Avant même le début des travaux de restauration qui vont durer deux ans, la collection d'outils est transférée au Musée de Charlevoix. Là, des spécialistes de la conservation des objets entreprennent le nettoyage et le classement des pièces afin de pouvoir les remettre en place dans la forge.

C'est donc le début d'une démarche concertée pour faire revivre cette forge traditionnelle et permettre au grand public d'avoir accès à la collection d'outils dans son milieu fonctionnel. Sur le site restauré, des regroupements d'outils permettent désormais aux visiteurs de la forge de mieux comprendre leur usage et ainsi les diverses facettes du travail de l'artisan traditionnel. À l'occasion, Toussaint Cauchon pourra même montrer aux visiteurs du site des pièces uniques et d'autres objets décoratifs ou utilitaires façonnés par son père.

19. Voir S. ST-PIERRE, 1981.

Photo : Roger Picard.

MCC C92.007.9 (22)

Photo : Roger Picard.

MCC C92.011.02 (22)

Photo : Roger Picard.

MCC C92.015.08 (22)

Photo : Roger Picard.

MCC C92.013.03 (22)

Photo : Roger Picard.

MCC C92.015.01 (22)

Afin d'être conservée pour les générations futures, la forge a dû être reculée de quelques mètres, ce qui a permis de la mettre à l'abri du trafic routier et de ses aléas. Les préparatifs du déménagement et la restauration de la boutique en 1992.

Toussaint Cauchon est aujourd'hui fier et heureux d'avoir réussi à conserver en bon état cette forge ancienne. Lui et son épouse sont aussi extrêmement sensibles au fait que le projet de revitalisation que pilote maintenant la Corporation de la vieille forge soit devenu une réalité. Le fils d'Henri considère en effet l'aboutissement de cette opération comme un hommage mérité rendu à ses ancêtres. Et même s'il n'a pas pris la relève dans la boutique ancestrale, il en connaît long sur l'histoire et les particularités de son patrimoine.

Photo : Louise Leblanc.

Propriétaire soucieux de son patrimoine, Toussaint Cauchon est fier et heureux de voir revivre la forge ancestrale.

Biens mobiliers classés[20] de la forge-menuiserie Cauchon

1. OUTILS DU FEU

1.1 - un soufflet (Fo)

2. OUTILS DE PRÉHENSION

2.1 du type support
- une enclume (Fo)
- deux pare-pieds (Ma)

2.2 du type étau
- trois étaux (Fo)
- un arrache-clou
- deux serre-joints (C)
- un chevalet à planer (Me)
- une presse (C)
- un tour à fer (C)
- un tour à bois (Me)
- un étau à égoïne (Me)
- une «mouche» (Me)

2.3 du type contenant
- un bac à eau (Fo)
- un plat sur pied (Fo)
- une boîte à ferrer (Ma)
- deux cuillères (Fo)
- une pelle à charbon (Fo)

2.4 du type pince
- deux tenailles (Ma)
- une tricoise (Ma)
- une pince à river (Ma)
- treize tenailles (Fo)
- trois tenailles (C)

2.5 du type clé
- deux clés ajustables
- douze clés diverses

3. OUTILS DE PERCUSSION

3.1 lancée
- neuf marteaux (Fo)
- deux masses (Fo)
- un maillet (Me)

3.2 posée
- deux aiguisoirs (C)
- un vilebrequin et ses couteaux (C)
- trois bras et cinq filières
- deux gouges
- deux râpes et deux limes (Fo et Ma)
- un ciseau à tôle (Fe)
- quatre fers à souder (Fe)
- une meule
- une ponceuse et une dégauchisseuse mécaniques (Me)
- un quillier (C)
- trois planes (Me)
- trois rogne-pied (Ma)
- deux rabots, deux varlopes, un jabloire (Me)
- huit guillaumes et bouvets (Me)
- une scie circulaire et une scie à ruban (Me)
- deux foreuses mécaniques (Me et Fo)
- une taraudeuse mécanique
- une scie-mortaiseuse mécanique (Me)
- une machine à couper le fer (Fo)

3.3 posée avec percuteur
- sept tranches (Fo)
- seize poinçons (Fo)
- deux tranchets d'enclume (Fo)

4. OUTILS DE MODIFICATION

- vingt étampes inférieures ou supérieures (Fo)
- quinze cloutières et un moule (Fo)
- une machine à refouler le métal (C)

5. OUTILS DE MESURAGE ET DE TRAÇAGE

- un compas d'épaisseur (C)
- une jauge (C)
- un trusquin (Me)

6. OBJETS DIVERS

6.1 outils et instruments
- un tord-nez (Ma)
- un cahier d'ardoise
- une enseigne «JOS CAUCHON»
- un livre de comptes, 1893-1925

6.2 produits de la forge
- une tirelire
- deux pièces ornementales (feuilles)
- une poignée de porte

20. Les données qui suivent sont tirées de l'avis de classement du Ministère. Le regroupement proposé ici est inspiré des travaux de A. LEROI-GOURHAN, *Évolution et techniques*, Vol. 1 : *L'Homme et la matière*, Paris, Albin Michel, 1971, 348 p.; vol. 2 : *Milieu et techniques*, Paris, Albin Michel, 1973, 475 p. Les abréviations entre parenthèses indiquent le métier auquel se rattache principalement l'outil en question : (C) pour charronnage; (Fe) pour ferblanterie; (Fo) pour forge; (Ma) pour maréchalerie; (Me) pour menuiserie.

Documents d'archives

Bibliothèque nationale du Québec, fonds Jean-Marie Gauvreau, 1910-1956, Montréal, 1 mètre de documents, MSS-116.

Fonds Toussaint Cauchon, Registres, albums photographiques, imprimés, Rivière-Malbaie.

Ministère des Affaires culturelles, *Forge Cauchon, Rivière-Malbaie*, enquête orale, 1976, 2 cassettes audio.

Ministère de l'Industrie et du Commerce, *Inventaire des ressources naturelles et industrielles 1942. Comté municipal de Charlevoix*, Québec, 1942, 233 pages.

St-Pierre, Serge, *Forge-menuiserie Cauchon, Rivière-Malbaie, Étude historique et ethnographique*, manuscrit remis au ministère des Affaires culturelles par le Groupe de recherche en histoire du Québec rural inc., Québec, 1981, 137 pages.

Imprimés

Bérubé, André, et autres, *Le forgeron de campagne: un inventaire d'outils*, Ottawa, Musées nationaux du Canada, coll. «Mercure», 1975, 67 pages.

Beaudoin, Martin, *Rivière-Malbaie 50 ans au cœur de la vallée*, La Malbaie, La Société d'histoire de Charlevoix, 1988, 135 pages.

Cyr, Lise, et Yvan Chouinard, *Le forgeron Émile Asselin*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, coll. «Dossier», 1976, 80 pages.

Desgagnés, Michel, *Les goélettes de Charlevoix*, Ottawa, Les Éditions Lémeac, 1977, 182 pages.

Diderot et D'Alembert, *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres*, Paris, Briasson, David l'aîné, Le Breton, Durand, 1751-1780, 35 vol.

Dupont, Jean-Claude, *L'artisan forgeron*, Québec, Éditeur officiel du Québec et Les Presses de l'Université Laval, 1979, 355 pages.

Fortier, Yvan, *Menuisier, charpentier*, Montréal, Les Éditions du Boréal Express et Musée national de l'homme, 1980, 173 pages.

Frenette, François-Xavier-Eugène, *Notes historiques sur la paroisse de St-Étienne de La Malbaie* (Charlevoix), Chicoutimi, s. éd., 1959, 94 pages.

Genest, Bernard, et autres, *Les artisans traditionnels de l'est du Québec*, Québec, ministère des Affaires culturelles, coll. «Les Cahiers du patrimoine», 1979, 391 pages.

Genest, Bernard, et Françoise Dubé, *Arthur Tremblay, forgeron de village*, Québec, ministère des Affaires culturelles, coll. «Civilisation du Québec», 1978, 188 pages.

Gouin, Paul, et Jean-Marie Gauvreau, *Un patriarcat d'artisans ruraux*, Revue moderne, novembre 1933.

Hardy, Jean-Pierre, *Le forgeron et le ferblantier*, Montréal, Les Éditions du Boréal Express, coll. «Histoire populaire du Québec», 1978, 126 pages.

Table des matières

Introduction 3

Les artisans Cauchon de Charlevoix 7
De Zacharie à Joseph père 7
Joseph Cauchon, apprenti forgeron 7
Joseph Cauchon et sa famille 8

Sur un site exceptionnel de Rivière-Malbaie 11
Le Petit-Village 11
La forge et la forge-menuiserie 13

L'artisan en action 18
Le travail à la forge 18
Une journée avec Henri Cauchon 24

Le respect du passé 40
L'héritage de Toussaint Cauchon 40
Un lieu à visiter 41

Annexe 45
Biens mobiliers classés de la forge-menuiserie Cauchon 45

Bibliographie 46

La Corporation de la vieille forge Couchon et la Direction de Québec du ministère de la Culture et des Communications ont collaboré à la réalisation de cette brochure.

Recherche et rédaction
Yvan Chouinard

Comité de lecture
René Bouchard
Bernard Genest
Claude Jutello
Marthe Lacombe

Révision linguistique
Hélène Dumais

Conception graphique
Capture communication

Édition
Claude Jutello

Impression
Imprimerie Litho-Clic

Ouvrage diffusé par
Les Publications du Québec
1500 D, rue Jean-Talon Nord
Sainte-Foy (Québec)
G1N 2E9

Publication réalisée par la
Direction des communications du ministère
de la Culture et des Communications.

Dépôt légal : 1987

Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
© Gouvernement du Québec, 1987
ISBN : 2-551-17885-X

La forge-manufacture Couchon après sa restauration en 1986.
Photo : Louise Lefebvre.

Descendant d'une lignée de forgerons,
François Couchon se souvient des gestes faits à l'enclume.
Photo : Louise Lefebvre.

COLLECTION PATRIMOINES

LIEUX & TRADITIONS

8

Bien enfoncé dans le Bocage normand depuis 1992, le Forge-musée-de-Cauchon est l'une des jeunes du riche patrimoine du Calvados. Il fut en effet conçu par l'artisan traditionnel Joseph-Léo de Saint-Germain, Meilleur Ouvrier de France, qui, par leur savoir et leur esprit d'entreprise, ont participé au développement de la région.

Au cœur de ce qui était autrefois un véritable petit complexe industriel, la Forge-musée-de-Cauchon, un bâtiment longtemps récemment restauré, a conservé le bâtiment et notamment son imposant système hydraulique, ainsi que les différents ateliers (maréchalerie, taillanderie, menuiserie, charronnage). L'ouverture au public, l'histoire de cette famille d'artisans réputés et précieuse de façon directe et originale la vallée, l'atelier et l'ambiance de longtemps de campagne.

Département du Calvados
Direction de la Culture
et des Communications